Mémoires et représentations sociales

Denise Jodelet et Valérie Haas

École des hautes études en sciences sociales, France
Université Lumière Lyon 2, France

Introduction

À la fin du XX^{e} siècle, faisant suite à un mouvement d'intérêt pour les phénomènes de mémoire qui s'est dessiné dans les sciences sociales depuis les années 1970, la question de la mémoire est devenue un thème important pour la psychologie sociale (Jodelet, 1992/2015), en particulier dans la dernière décennie du siècle qui a vu nombre d'études se développer aussi bien en Europe que sur le continent américain. En témoignent les importantes bibliographies figurant dans des ouvrages de synthèse qui rassemblent des contributions internationales. Citons parmi les ouvrages les plus importants, à côté des publications américaines, ceux édités par : Middleton et Edwards (1990), dont les contributions sont essentiellement anglaises ; Páez, Valencia, Pennebaker, Rimé et Jodelet (1998), rassemblant des auteurs américains, belges, espagnols, français ; Bellelli, Bakhurst, et Rosa (2000), ouvrage également publié en Espagnol et auquel participent de nombreux auteurs italiens ; Laurens et Roussiau (2002), ouvrage comptant divers contributeurs européens.

La réflexion des psychologues sociaux s'est centrée sur quelques grands thèmes parmi lesquels se détache celui des rapports entre histoire et mémoire abordés sous une double perspective faisant intervenir les processus liés d'une part à l'affirmation ou la défense identitaires, et, d'autre part, au fonctionnement de la pensée sociale. Dans les deux cas, les approches ont fait référence, comme nous le verrons plus loin, aux représentations sociales qui présentent des parentés et des relations étroites avec les processus et phénomènes mémoriels.

C'est à l'examen de ces parentés et relations qu'est consacré le présent chapitre. Après un bref rappel de l'historique du traitement de la mémoire, nous préciserons le cadre de cet examen, et aborderons quelques grandes directions de recherches dont les résultats constituent un apport indéniable de la psychologie sociale au champ d'étude de la mémoire.

1 Rappel historique sur le traitement de la mémoire

Jusqu'à une date relativement récente, l'étude de la mémoire a été plutôt l'apanage de la psychologie générale ou clinique et des sciences sociales. En effet, on peut faire remonter à un peu plus d'une vingtaine d'années seulement, l'ouverture en psychologie sociale de programmes de recherche portant sur la mémoire sociale et ou collective. Cette tendance renoue avec un intérêt qui s'était manifesté, avant la Seconde Guerre mondiale, produisant, à côté des contributions de cliniciens comme Freud, Blondel et Janet, les travaux importants et incontournables de Halbwachs (1925) en France et de Bartlett (1932) en Angleterre. Ces deux auteurs dont l'activité intellectuelle couvrait de vastes champs en sociologie et anthropologie, se sont réclamés de la psychologie sociale en traitant de la mémoire. Ils anticipaient en cela les rapprochements que défendent, aujourd'hui, les courants de recherche centrés sur les dimensions sociétales et culturelles des processus psychosociaux. Outre l'inspiration largement reconnue par ces deux auteurs, on peut voir dans le regain d'intérêt pour la mémoire en psychologie sociale, un écho à des préoccupations croissantes dans les sciences sociales pour les phénomènes de mémoire collective. Mouvement qui s'explique tant par les conjonctures historiques que par le changement de méthodologies.

En ce qui concerne les conjonctures historiques, historiens et sociologues s'accordent à souligner l'importance que revêtent dans l'histoire récente et immédiate les phénomènes de mémoire qu'ils soient spontanés ou politiquement manipulés. Le retour sur le passé, le déplacement des expressions de la mémoire trouvent des illustrations dans l'histoire contemporaine où des identités collectives se perpétuent ou se fondent nouvellement. Le devoir de mémoire, sous sa double injonction du « souviens-toi » et du « n'oublie pas » (Yerushalmi, 1984), vient maintenir vivace le souvenir d'événements dramatiques dans une visée multiple. Les retours sur le passé dont les intentions se recoupent, sont soit protestataires comme c'est le cas du « deuil actif » dans les pays d'Amérique latine ayant souffert d'exécutions politiques, soit éducatives et préventives, comme c'est le cas du rappel des traumatismes liés aux exactions de régimes totalitaires et dictatoriaux, ou encore expressives de la fidélité à un destin tragique comme c'est le cas de la Shoah pour la communauté juive. Mais il existe aussi des phénomènes de mémoire qui ramènent à la clarté, dans la conscience collective, des éléments du passé, occultés ou oubliés comme en témoignent les formes, souvent violentes, prises par l'émergence des particularismes nationaux ou ethniques dans l'Ancien Monde communiste et, plus récemment, les rappels de l'esclavage dans les territoires anciennement colonisés, mettant en cause les versions historiographiques ou les silences des puissances colonisatrices. Les jeux de la mémoire et de l'oubli sont aussi rapportés aux pratiques et attitudes durant des moments embarrassants de l'histoire qui ont violé les droits de l'Homme, laissé des traumatismes collectifs ou entrainé des sentiments de honte (Vinitsky-Seroussi & Teeger, 2010).

Le nouveau regard des sciences sociales sur la mémoire tient aussi au changement des méthodologies qui s'orientent vers l'histoire orale, c'est-à-dire les représentations partagées mise à jour dans les récits d'événement ou la façon de rendre compte de traditions, coutumes et pratiques sociales, les narrations littéraires, le folklore, la muséologie, les entreprises patrimoniales, etc. Tout un courant de recherche en sociologie

analyse aussi la façon dont les mouvements sociaux mettent en forme la mémoire collective et influencent les produits culturels par leur action (Kubal, 2008), élargissant le champ des travaux en mémoire culturelle (Erll & Nünning, 2008).

Ce changement de méthodologie tient à l'émergence de nouveaux modèles d'approche de l'histoire. Dans ce domaine, Halbwachs a joué un rôle déterminant en opposant l'histoire dont il avait une conception positiviste, à la mémoire, tributaire de la vie des groupes. Il a déclenché chez les historiens une nouvelle conception de leur travail qui intègre les témoignages vécus des acteurs de l'histoire et provoque un « basculement historiographique » conduisant à faire une histoire sociale de la mémoire (Hutton, 1993 ; Dosse, 1998). Sont également prises en considération les transformations de la mémoire en raison des évolutions technologiques.

En effet, s'il est établi que la capacité mnémonique est déterminée par des processus neuro-physiologiques et n'est pas sensible aux influences culturelles, il apparaît, en revanche, que les processus psychologiques supérieurs par lesquels s'opère la rétention sont, eux des phénomènes marqués par la culture et l'évolution historique, comme d'ailleurs les modèles théoriques qui en rendent compte (Moscovici, 2012 ; Peeters, 1987). La mémoire des sociétés sans écriture n'est pas la même que celle qui correspond à un usage de signes et de l'écriture, évolution où Goody (1979) repère un processus de « domestication de la pensée sauvage ». Les stratégies de rétention sont ajustées aux ressources et aux demandes du milieu, comme l'a montré Evans-Prichard (1940) avec le cas de la mémoire des Nuers, extraordinairement développée autour de la gestion des troupeaux et des lignages et dont Douglas (1980) a dégagé les raisons économiques et sociales. D'autres modes de mémorisation ont évolué à travers le temps ; il en est ainsi des conceptions visuelles et topologiques de la mémoire. Ces « arts de la mémoire » (Yates, 1966), moyens mnémotechniques nécessaires aux rhéteurs qui, de l'Antiquité à la Renaissance, ne disposaient pas de système ou de supports maniables d'écriture, ont disparu avec l'apparition de ces derniers, et surtout celle de l'imprimerie. De ce fait, la mémoire a été mise dans une position subalterne par rapport à l'Histoire, jusqu'à la contribution de Halbwachs sur la mémoire collective (1950). Ainsi, non seulement la mémoire que l'on étudie aujourd'hui n'est pas la même que celle que l'on étudiait à la fin du XIX^{e} siècle, mais elle revêt aussi des formes originales.

Ainsi, depuis la seconde guerre mondiale, la mémoire subit l'effet des nouvelles technologies de communication et d'enregistrement de l'information. Selon Hutton (*op. cit.*), ces progrès techniques ont entraîné l'omniprésence d'une mémoire devenue multiforme et engendré des incertitudes dans l'historiographie, conduite à explorer sa propre mémoire pour se penser. Après l'écriture, l'imprimerie, l'ordinateur et les moyens audiovisuels ont ainsi produit des « bouleversements de la mémoire » qui constituent, aux yeux de Le Goff (1988), « une véritable révolution », ayant un double résultat aux plans social et politique. Un premier effet concernerait « la multiplication et le renforcement des mémoires collectives » ; le second effet tiendrait au fait que « la mémoire collective fait partie des gros enjeux des sociétés développées et des sociétés en voie de développement, des classes dominantes et des classes dominées, luttant toutes pour le pouvoir ou pour la vie, pour la survie ou pour la promotion ». Une autre implication peut être trouvée dans les manipulations possibles de la mémoire par le

recours aux nouvelles technologies médiatiques qui, dépassant les frontières, contribuent à la formation d'une mémoire de masse dont les procédures et les processus ont été analysés à propos de la mise en scène et en images du procès mené en France contre un tortionnaire allemand, Klaus Barbie (Jodelet, 1992/2015).

Mais, en dépit de ces constats, l'état des savoirs sur la mémoire a conduit le sociologue anglais Connerton a souligné, en 1989, le décalage existant entre le rôle sans cesse croissant de la mémoire dans la vie sociale des temps modernes et le faible développement des connaissances que les sciences sociales détiennent sur elle. Pour cet auteur, l'un des facteurs principaux expliquant cette situation aurait été la limitation des modèles théoriques jusqu'alors disponibles. Ces derniers étant essentiellement cognitifs ou cliniques – donc psychologiques et intra-individuels –, il préconisait de recourir à de nouveaux modèles susceptibles de rendre compte de la formation sociale de la mémoire, en se centrant sur le transfert de la mémoire, sa transmission et son maintien, voire sa création, par la communication, les gestuelles et les pratiques corporelles engagées dans les coutumes, les rituels et les commémorations. Autant de processus qui rendent possible la remémoration en commun. Une telle remarque nous oriente directement vers les apports de la psychologie sociale et, plus spécifiquement, vers les ressources que peut offrir l'étude des rapports entre mémoires et représentations sociales.

Car dans cette évolution historique et épistémologique, ces rapports prennent une importance croissante. À considérer les avancées faites dans ce sens par les sciences sociales, on ne peut qu'être frappé par les questions qui se posent quant à la production et au partage des mémoires, tenues, généralement, pour des représentations du passé qui peuvent être socialement partagées. Que les mémoires soient individuelles ou collectives, elles sont vues comme des effets des identités présentes qu'elles nourrissent en partie en retour. On se demande dès lors : comment passer de la diversité et de la multiplicité des souvenirs à l'unicité d'une mémoire collective ; comment la mémoire portée par un groupe peut agir sur les représentations individuelles (Lavabre, 2000). Pour échapper à la polarité entre mémoire individuelle et mémoire collective, Ricoeur (*op. cit.*, p. 161) propose d'introduire « un plan intermédiaire de référence où s'opèrent concrètement les échanges entre la mémoire vive des personnes individuelles et la mémoire publique des communautés auxquelles nous appartenons. Ce plan est celui de la relation aux proches, à qui nous sommes en droit d'attribuer une mémoire d'un genre distinct ». Remarque qui met en évidence le rôle de la transmission dont les formes et les effets ont d'ailleurs fait l'objet de plusieurs études en psychologie sociale, intégrant, outre les moyens de communication institutionnels et médiatiques, la transmission familiale et générationnelle, les rumeurs (Haas & Jodelet, 1999, 2000 ; Haas, 2006 ; Haas & Levasseur, 2013 ; Haas *et al.*, 2017 ; Hirst & Manier, 1996 ; Rateau, 2002) ou dans le domaine culturel, les « post-mémoires » (Hirsch, 1997) résultant de l'intériorisation et la restitution imagée des récits de victimes de traumatismes collectifs par leurs proches, en particulier les enfants.

L'évolution des approches des sciences sociales confère ainsi aux rapports entre mémoire et représentation une importance croissante, montrant la fécondité de l'approche des représentations sociales dans l'étude de la mémoire tant individuelle que sociale,

collective ou groupale. De ce point de vue, il est remarquable qu'en anthropologie se dégage une forte tendance à établir une relation étroite entre les phénomènes représentatifs et cognitifs et la formation sociale des souvenirs d'un passé commun, vécu sur un mode affectif (Bloch, 1995 ; Candau, 2005).

2 Psychologie sociale et mémoire

En ce qui concerne l'intérêt récent de la psychologie sociale pour la mémoire sociale et/ou collective, il a été tributaire, à côté des facteurs externes, historiques et scientifiques, d'une évolution interne de la discipline. D'une part, suite à un examen critique des travaux menés en psychologie, Neisser (1978) constatait l'échec des recherches expérimentales *mainstream* à rendre compte des phénomènes mnémoniques dans la vie quotidienne et proposait en 1982 une approche naturelle et écologique. Il insistait sur l'importance d'étudier les conditions d'usage et les fonctionnalités de la mémoire individuelle qui mettent en jeu le rôle de l'environnement social et culturel.

Parallèlement se dessinait un retour à la psychologie sociale historique. Cette perspective avait déjà existé en France avec le courant de psychologie historique inspiré par I. Meyerson (Jodelet, 1987), en Allemagne avec l'École de Francfort et aux États-Unis où il avait été défendu par G.H. Mead (1929) et développé, dans l'interactionnisme symbolique, par A. Strauss (1959). Le constructionnisme social lui a donné une nouvelle impulsion sous l'influence de K. Gergen (1984), militant de conserve pour une approche sociale de la mémoire dépassant les limites d'une localisation dans l'esprit des individus et d'une étude de processus et de contenus indépendante des circonstances historiques et des contextes culturels. Enfin, est intervenu un troisième facteur interne correspondant à l'essor du cognitivisme qui a conféré à la mémoire un statut important dans les activités cognitives en la considérant comme forme d'enregistrement, de conservation et de rappel des informations, sous l'espèce de « mémoire sémantique » et de « mémoire épisodique » ou encore de « mémoire de travail », « mémoire à court terme » et « mémoire à long terme ».

Deux remarques à propos de ces facteurs internes au regain d'intérêt pour la mémoire en psychologie sociale. Ces conditions d'émergence constituent pour cette discipline un contexte quelque peu conflictuel. Elles la situent au point de convergence de deux orientations épistémologiques opposées : d'un côté, le constructionnisme social qui, pour rendre compte du caractère social de la mémoire, en fait une forme de pratique sociale de nature purement discursive ; de l'autre côté, le cognitivisme, qui aborde la mémoire comme un processus intra individuel de traitement de l'information. Cette situation place la psychologie sociale devant un défi qu'elle tente de relever en intégrant les dimensions cognitives et sociales dans l'approche de la mémoire.

La seconde remarque concerne les processus que comporte la mémoire. Selon Ribot (1881), l'un des premiers psychologues de la mémoire avec Ebbinghaus (1885), le sens commun et la science s'accordent pour inscrire dans la définition de la mémoire trois processus : la conservation des événements, leur reproduction et leur localisation dans le passé. On doit y ajouter, à la lumière des travaux sur la mémoire, un quatrième qui concerne l'enregistrement. Or, aucune des approches actuellement proposées en psychologie ne rend compte globalement de ces processus. Le cognitivisme étudie l'en-

registrement des informations (sélection des informations), leur conservation (codage et rétention à court et long terme), leur reproduction (rappel des informations gardées en mémoire pour répondre aux situations nouvelles) ; mais il ignore la possibilité d'une localisation dans le passé La psychologie clinique peut rendre compte du rappel des souvenirs, de leur localisation dans le passé, mais non de leur conservation ni de leur enregistrement. Il en va de même avec le constructionnisme social. Faisant de la mémoire le résultat d'une co-construction discursive (*joint remembering*) qui peut faire l'objet de conflits, il localise bien le passé dans une période antérieure, mais ne permet pas de comprendre comment le passé s'enregistre et perdure.

Ces écueils peuvent être surmontés par l'adoption d'une perspective qui, rapprochant représentation sociale et mémoire, respecte les propriétés de cette dernière (enregistrement, conservation, rappel et localisation dans le passé) et permet d'en étudier les processus de formation et de fonctionnement en relation avec la vie sociale. Plaident en faveur de ce rapprochement trois séries de considérations qui tiennent d'abord : à l'union étroite établie entre pensée et mémoire ; ensuite à la nécessité de rendre compte uniment du caractère mental et social de la mémoire et enfin, à l'historicité de cette dernière.

3 Mémoire et pensée sociales

Il faut en effet rappeler, que la mémoire est un pré requis dans les théories qui traitent de la pensée sociale. Pour Durkheim (1895, 1898), la mémoire est nécessaire pour assurer la permanence des représentations. « La vie mentale n'est rien sans la mémoire », dit-il, tout en posant le caractère représentationnel de la mémoire : « Il existe une mémoire mentale, les représentations passées persistent en qualité de représentations. » Halbwachs a identifié quant à lui la place de la mémoire dans la production de la pensée sociale. Le philosophe F. Chatelet, dans l'introduction qu'il fit aux *Cadres sociaux de la mémoire* (1975), parle d'une « véritable révolution » accomplie par Halbwachs quand il a introduit la notion de représentation collective dans son analyse de la mémoire.

De même, Bartlett (1932) s'intéressant au contact entre des univers de pensée culturellement différents, a-t-il développé une théorie de la formation de la pensée sociale à la lumière de celle de la mémoire, notamment en mettant en évidence les processus de la « conventionnalisation » par lesquels un élément nouveau est intégré dans le système de pensée et la mémoire d'un groupe. On a surtout retenu des expériences menées par Bartlett sur la transmission et la reproduction en chaîne, au sein d'un groupe, d'un récit ou d'un dessin, le fait qu'il ait démontré comment s'opère dans la proximité et conjointement entre les membres du groupe, une « reconstruction ou une construction imaginative » qui obéit au besoin de faire concorder l'élément nouveau avec les conventions, valeurs, normes, intérêts et biais du groupe. Mais, le modèle de la conventionnalisation témoigne d'un véritable travail cognitif caractérisé par trois processus. Une « assimilation » de l'élément nouveau qui est adopté tel quel s'il correspond à une conception propre au groupe ou, en cas contraire, modifié pour s'y ajuster. Une « simplification » qui élague les composantes qui ne participent pas de la représentation et de la signification centrales que le groupe assigne à l'objet. Une

« construction » qui est intégrée au « schéma » central du groupe servant de système d'accueil à la nouveauté.

Ces processus ont été rapprochés de ceux identifiés lors de la diffusion en relais d'une rumeur : réduction du message, accentuation, assimilation (Allport & Postman, 1945), nous y avons fait allusion plus haut. Cependant, on ne peut manquer de souligner leur proximité avec les processus identifiés par Moscovici dans la formation des représentations sociales (Jodelet, 1992 ; Cerisier *et al.*, 2017 ; Kalampalikis, 2019). En effet, ce dernier (1961/1976, 2012, 2013) s'est référé à la mémoire dans l'analyse de la dynamique des représentations sociales, avec des processus affectant leur genèse et leur organisation. Ainsi en va-t-il de l'« ancrage » qui intègre la nouveauté dans un déjà-là pensé et de la « polyphasie cognitive » qui rend compte de la coexistence, au sein d'une même représentation, entre des éléments passés rémanents et des éléments relevant de l'expérience actuelle. De même, dans le processus d'« objectivation », la « sélection » et la « schématisation » des éléments concernant l'objet de représentation rendent compte de la structure de la représentation et sa construction imagée.

Il convient ici de s'arrêter sur le rôle de l'image et de l'imagination qui fait des propositions de Moscovici une contribution pertinente pour le rapprochement entre connaissance et mémoire en prise avec une tradition de pensée qui remonte à l'Antiquité et se retrouve dans les analyses contemporaines de la fabrication des souvenirs. Depuis Platon et Aristote, en passant par les arts de la mémoire jusqu'aux contributions de Bergson, Husserl et Sartre, il a été établi que le fonctionnement mnémonique met en jeu une pensée imagée et, dans sa créativité, la part de l'imaginaire. En Anthropologie, les courants s'appuyant sur les sciences cognitives font de l'image une ressource utilisée dans les traditions et cultures dites « orales » et permettant d'établir une connaissance partagée et une mémoire commune (Severi, 2007 ; Bloch, *op. cit.*). Cette perspective s'attache aux processus de contagion des idées et de formation des mémoires au sein de collectifs culturels qui rencontre celle développée par Moscovici à propos du rôle crucial de la mémoire dans les processus de la pensée de masse et dans la psychologie des foules (1981).

Si l'on se tourne maintenant vers le champ d'étude de la connaissance, il est aisé de constater qu'historiquement une relation a toujours été établie entre pensée et mémoire, depuis les arts de la mémoire jusqu'aux penseurs de la cognition. D'un côté, certains ramènent la mémoire à un cas particulier de connaissance. Il suffit ici de se référer à Piaget affirmant :

> « La mémoire au sens strict est un cas particulier de connaissance qui est la connaissance du passé, et comme telle rentre dans l'ensemble des mécanismes cognitifs que l'on peut globalement qualifier d'intelligence » (Piaget & Inhelder, 1968).

D'autres, comme les tenants de la « mémoire sémantique » ramènent la connaissance à une forme de mémoire. Ils traitent la connaissance comme un ensemble de structures d'informations et de significations liées à l'expérience passée, enregistrées en mémoire et activées par de nouvelles expériences. Ces structures sont consolidées sous forme de schèmes conceptuels (Erlich & Tulving, 1976) ou de scénarios d'activités,

les scripts (Schank & Abelson, 1977). Les premières correspondent à la « mémoire conceptuelle » de caractère abstrait et médiatisée par le langage, les secondes à la « mémoire épisodique », relative à des événements concrets, engageant l'expérience vécue par les individus et les groupes et souvent mise en forme par la culture. Dans la lignée de cette distinction, certains modèles d'analyse de la mémoire autobiographique (Conway, 1995 ; Monteil, 1993) assimilent les caractéristiques des souvenirs personnels à celles de toute connaissance, incluant à côté des éléments sémantiques et épisodiques, les prolongations qui concernent les évènements liés dans le temps par leur durée ou leur répétition, en fonction des insertions sociales des individus. Les souvenirs établiraient de la sorte un lien entre le cognitif et le social, l'individuel et le collectif.

Ce lien est particulièrement bien illustré par le cas des mémoires flash (*flash bulb memories*) étudiées en psychologie sociale. Ce type de mémoire relatif à des évènements publics marquants par leur gravité sociale et leur retentissement émotionnel (l'assassinat de J.F. Kennedy, par exemple) révèle un enregistrement simultané des informations et de leur contexte : lieu, acteurs, vécu des observateurs. Le partage social des émotions auquel contribue largement le retentissement et la mise en images de l'événement dans les mass médias (De Rosa, 2012), joue un rôle important dans ce phénomène, à côté des savoirs et critères d'interprétation disponibles socialement et des modes d'évaluation de l'événement liés aux échanges sociaux, aux prises de position dépendant de l'appartenance sociale (Bellelli et al., 2000).

4 Du caractère social et collectif de la mémoire

Compte tenu des développements de la cognition sociale et faisant suite aux propositions de Halbwachs (1925) sur les *Cadres sociaux de la mémoire*, on se serait attendu à ce que notre discipline adopte la notion de mémoire sociale. Or, il y a une tendance assez généralisée à lui préférer celle de mémoire collective, tendance qui fait écho à un usage répandu dans les sciences sociales qui s'attachent aux processus relatifs à des divers types de collectifs. Ce qui n'est pas sans leur poser des problèmes en raison de la polysémie de la notion « mémoire collective » et de certaines imprécisions et confusions (chevauchements avec la mémoire sociale, publique, commune, culturelle, institutionnelle, etc.), donnant lieu à interrogations et critiques (Candau, *op. cit.*).

Il ressort de l'examen de l'approche de la mémoire dans la communauté d'étude des représentations sociales, que mémoire *sociale* s'applique plutôt aux processus de codage, conservation et rappel des connaissances relatives à des objets sociaux et médiatisées par les variables d'appartenance sociale (opinions, options idéologiques, valeurs, normes, identité, etc.). Quant à la mémoire *collective*, elle réfère à l'ensemble des phénomènes de souvenir ou d'oubli qui attestent d'une appartenance, d'une relation d'échange, d'une activité ou d'une influence sociales. En fait, sous cette acception, deux conceptions se dégagent à l'examen du corpus des recherches.

D'une part, une conception distributive selon laquelle la mémoire est collective parce qu'elle est partagée par un certain nombre de personnes ou les membres d'un groupe, d'une communauté ou d'une société. Les souvenirs sont partagés de plusieurs manières : soit parce qu'ils correspondent à des savoirs sédimentés constituant des ma-

nières communes d'interpréter le passé, ou à des savoirs transmis socialement par la tradition, les rituels, etc. ; soit parce qu'ils correspondent à des expériences individuelles communes aux membres d'un même ensemble social. Ces expériences individuelles communes peuvent concerner des évènements vécus directement ou connus indirectement par la transmission au sein du groupe restreint d'appartenance (la famille, par exemple) ou par le truchement de sources d'information comme la télévision, l'école, etc. Cette conception distributive s'applique aussi bien à la mémoire épisodique qu'à la mémoire sémantique ou historique. Mais elle ramène le caractère social de la mémoire au simple fait du partage, sans référer, à quelques rares exceptions près, à l'influence que l'on peut rapporter au fonctionnement social ou aux contraintes de la vie et de la participation sociales.

D'autre part, une conception interactive qui considère que la mémoire est générée collectivement en situation d'interaction sociale et réfère aux processus par lesquels les gens reconstruisent leur connaissance du passé dans une activité commune. Cette conception qui traite l'activité de remémoration et d'oubli comme une pratique sociale quotidienne a été particulièrement développée par l'école anglaise qui se réclame de la psychologie sociale discursive (Middleton & Edwards, 1990 ; Billig, 1995) et a connu une évolution notable en rejoignant la psychologie socioculturelle (Middleton & Brown, 2007). Tout en argumentant de façon puissante en faveur du statut social de la mémoire, ce courant présentait, dans ses versions initiales, des limitations (mise en doute du caractère mental de la mémoire et non intégration de la notion de « trace », réduction de la pratique sociale productrice de la mémoire à la seule conversation et des facteurs sociaux à la seule interaction directe) ne permettant pas de rendre compte pleinement des dimensions sociales de la mémoire individuelle. Middleton et Brown (2005) ont élargi cette perspective en s'inspirant de Bartlett, Halbwachs et Bergson. Ils intègrent dans l'analyse de la production et du fonctionnement de la mémoire la prise en compte de l'espace et des objectivations matérielles du passé et celle de l'expérience vécue dans des cadres divers (foyer, travail, organisations).

Des progrès sensibles ont ainsi été réalisés pour comprendre comment les évènements passés sont élaborés et rappelés, comment la mémoire peut être conservée, même si elle est construite / reconstruite dans la communication ou inscrite dans l'environnement ou les pratiques (institutions et objets patrimoniaux, rituels, commémorations, habitudes sociales, etc.). Pour rendre compte de la mémoire dans la diversité de ses facettes et l'intégralité de ses processus, il faut se situer au niveau de l'analyse de la pensée sociale telle qu'elle est articulée à la vie des groupes. La mémoire individuelle est alors abordée en tant que portée par des sujets sociaux définis par leur inscription sociale. L'appartenance sociale du sujet fournit à la mémoire individuelle les cadres qui assurent sa stabilité : le langage, l'écriture, l'objectivation de la vie sociale et culturelle dans les coutumes, les façons de faire et de dire, les pratiques corporelles, l'organisation spatiale qui constituent des lieux de permanence de la mémoire sociale comme le dit Connerton (*op. cit.*). De telles traces et inscriptions demeurent vivantes tant qu'elles sont significatives pour la vie des groupes dont les membres assurent le maintien et la transmission.

5 Halbwachs, un héritage à revendiquer

Le travail qui a été entrepris dans ce sens se situe dans la continuité des positions développées par Halbwachs (1925, 1950) dans ses ouvrages. L'un, *Les cadres sociaux de la mémoire*, traite de l'incidence de l'appartenance sociale sur le contenu et l'organisation des mémoires individuelles, des processus sociaux de transmission et de reconstruction des souvenirs et du rapport entre mémoire et pensée sociales. L'autre, *La mémoire collective*, traite des fonctions que remplit la mémoire dans la vie et l'identité des groupes. Parmi les sociologues traitant des rapports entre pensée et mémoire, Halbwachs a développé une psychologie collective qui a permis d'y apporter un éclairage décisif, tel que Mary Douglas a pu affirmer que « rien ne peut être dit sur le sujet de la mémoire qui ne lui doive quelque chose (1986, p. 19). Deux grandes orientations sont directement inspirées par ses réflexions sur la façon dont la vie des groupes est au principe de la dynamique mnésique. Celle qui approche la relation entre pensée et mémoire ; celle qui touche au rôle des identités sociales sur le fonctionnement de la mémoire et de l'oubli sur laquelle nous reviendrons.

Les propositions de Halbwachs trouvent un écho dans la théorie des représentations sociales et permettent d'approcher la relation entre pensée et mémoire. L'une et l'autre ont le même type de contenu, composé d'images et de concepts, de mots et de significations associés aux mots par les conventions sociales. D'où il résulte que les cadres de la mémoire individuelle et collective ont un caractère représentationnel. L'unité de la mémoire et de la pensée est assurée par ces cadres qui associent deux types de représentations : des images concrètes situées dans le temps et des notions abstraites qui traversent le temps. La mémoire est une partie de la pensée sociale qui comprend deux types d'activités : une interprétation du présent basée sur des schémas appartenant au passé et une activité de raisonnement dont le point de départ se trouve dans les conditions sociales présentes. Cette analyse a pour corollaire le fait que ces conditions présentes vont avoir un effet sur la façon dont on se rapporte au passé, dont il est construit, remémoré ou oublié. Il résulte de cette analyse la propriété de la mémoire d'être essentiellement une reconstruction du passé en fonction du présent. Ce caractère est repris de façon générale dans toutes les études psychosociologiques qui sont également inspirées par la seconde contribution de Halbwachs.

Cette seconde contribution réside dans l'articulation entre la vie mentale et la vie sociale : « Il n'y a pas d'idée sociale qui ne soit en même temps un souvenir de la société » (1925, p. 296). Les groupes sont définis par leurs idées et leurs souvenirs ; ils se réfléchissent dans leurs souvenirs. Il en résulte une particularisation des mémoires collectives : « Il n'y a pas de mémoire universelle. Toute mémoire collective a pour support un groupe limité dans l'espace et le temps. » (1980, p. 75.) La mémoire collective propre à chaque groupe est « l'image du groupe vu du dedans » (*ibid.*, p. 78). Il y a une symbiose entre l'identité et la continuité des groupes, symbiose renforcée par le fait que la mémoire est au service de leurs intérêts, contribue à maintenir leur ordre et leurs valeurs. Ces dimensions affective, identitaire et normative de la mémoire jouent un rôle décisif dans sa fonction de légitimation et de valorisation du groupe. On conçoit dès lors qu'elle soit intimement liée à leur vie et qu'elle puisse être manipulée pour servir leur préservation et le maintien de leurs valeurs et intérêts.

Cette perspective a largement inspiré les études de psychologie sociale portant sur l'identité et les rapports inter-groupes.

Ce qui introduit à la troisième série de considérations venant à l'appui du rapprochement entre mémoire et représentation sociale. Est en cause ici l'historicité de la mémoire qui est en phase avec le développement de la pensée et le cours de l'histoire sociale. En outre, comme indiqué plus haut, les liens entre pensée et mémoire sociales ressortent des modifications technologiques d'enregistrement et de circulation de la mémoire. Cette historicité de la mémoire renvoie directement aux manipulations sociales de la mémoire observées particulièrement dans le monde contemporain. Ainsi Ricœur, dans sa réflexion sur les rapports entre histoire et mémoire (2000), pose-t-il, d'une part, que la mémoire est, au même titre que l'histoire, une représentation du passé et distingue-t-il, d'autre part, au sein de la mémoire, les aspects cognitifs, que nous venons de survoler rapidement, des aspects pragmatiques qui ont trait aux usages et mésusages, aux *us et abus*, aux oublis de la mémoire quand elle est mise en pratique socialement.

6 Recherches sur mémoires et représentations sociales

L'ébauche, à grands traits, des problématiques mettant en relation mémoires et représentations sociales, se fonde sur la reconnaissance unanime du caractère représentationnel des phénomènes de mémoire et sur les différents éclairages sous lesquels elle est abordée dans les sciences humaines et sociales. Ces derniers concernent la forme et le fonctionnement de la pensée et les fonctions de la mémoire. Ces fonctions sont plurielles : identitaires, engageant ses dimensions émotionnelles et affectives et assurant la pérennité des groupes ; symboliques, contribuant, par le biais des signes et des significations partagées, à l'établissement de l'image du groupe ; normatives, rappelant les modèles et les enseignements qui structurent la vie des groupes. À cela s'ajoutent les aspects pragmatiques de la mémoire, au plan de sa constitution et de ses usages qui mettent en jeu les manipulations de la mémoire et les phénomènes d'oubli.

Les travaux relevant de la psychologie sociale ne s'attachent pas tous, loin de là, au caractère représentationnel de la mémoire. Mais il est loisible de s'y référer si l'on adopte une conception large de la notion de représentation incluant, à côté des aspects de connaissance et de savoir sur le passé, de silence ou d'oubli le concernant, les significations dont on charge l'évocation des souvenirs ou leur co-construction, ainsi que les fonctions qu'elles remplissent, en tant qu'actions (Vázquez, 2001) et images offertes à l'interprétation des faits historiques et de l'expérience sociale actuelle (Aróstegui, 2004). Dès lors, il est justifié d'embrasser sous un même regard tous les travaux qui se sont accumulés au cours des deux dernières décennies, du point de vue de la construction de sens du passé et de celui de ses utilisations dans les débats et conflits sociaux. Cependant, étant donné l'importance de la production scientifique réalisée au cours des dernières années, il ne sera pas possible d'en rendre compte exhaustivement. Seront retenus quelques thèmes centraux et quelques travaux illustratifs pour permettre d'avoir une vue relativement fidèle des préoccupations orientant les recherches qui recourent à diverses méthodologies : expérimentations, enquêtes quantitatives, entretiens, discussions de groupe, *focus groups*, observations monographiques d'espace et

de population, recueils de récit, analyses de textes, d'images, photographies, films, dessins et cartes mentales.

Dans les travaux empiriques de psychologie sociale, les relations entre mémoires et représentations sont étudiées en tenant compte du mouvement existant entre passé, présent et futur conçu selon trois directions. L'une va du présent vers le passé, s'interrogeant sur la façon dont individus et groupes se souviennent, sur l'activité de remémoration, sur l'intervention du présent dans le passé avec la reconstruction des souvenirs ou leur usage social. La seconde va du passé vers le présent, s'attachant à la façon dont le passé fait retour dans le présent, y travaille sous le masque de l'oubli, ou s'y réactualise sous forme de traces, réminiscence, rémanence, reconstruction, reviviscence. Une troisième perspective considère les heurts entre passé et présent, abordant les conflits entre tradition et nouveauté, les inerties du passé comme dans le cas des mentalités, les risques que fait courir l'oubli ou l'occultation du passé pour le présent ou l'avenir. Ce qui aboutit à traiter de la relation entre mémoire et représentation sociale selon un triple point de vue : la mémoire comme représentation du passé, la représentation comme mémoire et l'incidence réciproque entre processus mémoriels et processus représentatifs. Les textes rassemblés dans les ouvrages collectifs cités en début de chapitre donnent une bonne vue de ces points de vue.

La mémoire comme représentation du passé, fait l'objet du plus grand nombre des études psycho-sociologiques. Le passé considéré comme construit dans la communication sociale ou sur la base des positions sociales, intérêts, besoins, demandes de l'action propres à la vie présente, peut être individuel, collectif ou se rapporter à l'histoire générale. D'une part, sur le plan individuel, on s'attache à la contribution de la transmission sociale dans la construction des souvenirs ou à la formation des mémoires flash, examinées plus haut. On dégage alors l'influence du milieu d'appartenance, des modalités de transmission et des formes d'intériorisation et d'expression des récits et image un qui en dépendent. Si une grande attention est portée à la dynamique émotionnelle sous-jacente au travail sur la mémoire, rares sont les travaux qui reprennent les hypothèses de Halbwachs sur les cadres sociaux des processus mémoriels au niveau cognitif. Il y a là un domaine à développer.

D'autre part, certaines études de mémoire collective se focalisent sur une expérience partagée dans le groupe. Cette expérience peut être directe quand ses membres sont confrontés à un même événement pertinent pour lui, ou indirecte, par transmission ou exposition commune et simultanée à une même information. Il est alors question du rapport que le groupe (famille, communauté, nation), entretient avec sa propre histoire, mobilisant des dimensions émotionnelles et affectives. Les souvenirs des évènements significatifs de cette histoire peuvent avoir une échelle dépassant celle du groupe ou présenter un caractère traumatique (guerres, déportations, dictatures, catastrophes naturelles ou sanitaires). Les recherches vont étudier les facteurs sociaux liés à l'inscription locale du groupe, son identité, ses relations avec d'autres groupes qui régulent les processus d'élaboration, de rappel, d'utilisation et d'évaluation des souvenirs. Sont souvent privilégiés les identités, leur assomption, leur défense, leur continuité, et les rapports avec d'autres groupes engageant une appartenance régionale ou nationale dans divers pays : Angleterre (Billig, 1998), Belgique (Luminet,

2012), Espagne (Páez *et al.*, 1998), France (Haas, 2002a, b ; Kalampalikis, 2007, 2019), Italie (Volpato & Durante, 2003), Portugal ou en Europe (De Rosa, 2012). Certaines recherches examinent comment l'incidence des relations intergroupes sur l'appartenance communautaire conduit à forger l'image d'évènements passés, en occultant, masquant, ou au contraire en soulignant certaines péripéties ou personnages du passé commun et met en jeu les processus de formation des rumeurs (Haas & Jacquart, 2006 ; Haas & Levasseur, 2013). Ces biais mémoriels sont imputables à des attitudes sociales partagées dans le groupe (sentiments de culpabilité et de honte ou préjugés et revendications).

Une troisième perspective va étudier la façon dont sont représentés des faits de la « grande histoire » nationale ou universelle constituant, pourrait-on dire, une sorte d'« histoire populaire ». Les contenus et la structure de cette mémoire historique actualisent les acquis dispensés par les agents de formation historique, mais présentent aussi des décalages ou des distorsions par rapport aux interprétations des évènements fournies par les cadres institutionnels (école, organes publics ou politiques, média, etc.). La comparaison des représentations du passé historique avec les données établies par l'histoire savante attire l'attention sur les biais dus aux facteurs sociaux, culturels, expérientiels intervenant dans l'assimilation des connaissances. Ce type d'étude est illustré par les recherches sur les commémorations, en particulier celles de la découverte de l'Amérique et du Brésil (Sà & Oliveira, 2002 ; Jodelet, 2015) et un programme de recherches sur l'histoire du Brésil animé par C.P. Sà (2012). D'autres auteurs voient dans les représentations sociales de l'histoire des systèmes de savoirs et de croyances résumant et expliquant les expériences vécues collectivement. Ces représentations fournissent des « prismes » alternatifs pour interpréter les intérêts nationaux en cas de crise. Mettant en scène des évènements et des personnages marquants elles interviennent comme des symboles, des « chartes » dans la construction des normes et des valeurs et l'établissement des cultures politiques nationales (Liu & Hilton, 2005). Ces derniers travaux font le lien avec la seconde perspective d'étude de la relation entre mémoire et histoire.

Cette perspective porte sur la façon, intentionnelle ou non, dont le passé intervient dans des représentations sociales actuelles. Dans ses analyses de la pensée sociale, Moscovici (2013) a montré que ses « représentations flottantes », de caractère imagé et conceptuel et que l'on peut assimiler à des effets de mémoire sont convoquées pour servir de contexte aux significations construites dans l'échange intersubjectif. Cette dialectique est rendue possible en raison du caractère représentationnel des formes de conservation de la mémoire soulignée par Durkheim, et l'objectivation de la mémoire dans les traditions et rituels. Ces représentations peuvent resurgir, indique Halbwachs, pour traverser une période de désordre social et politique et s'estomper une fois la crise surmontée. Elles servent de support et de référent pour l'interprétation des situations actuelles à la lumière d'un passé vécu en commun, connu ou appris à travers les récits mythiques et historiques, la littérature et les témoignages d'acteurs, les moyens de communication de masse ou les canaux institutionnels comme l'école ou la famille. Ce processus est illustré par l'appel des Grecs au mythe d'Alexandre dans l'affaire du nom finalement donné à la Macédoine du Nord (Kalampalikis, 2007, 2019). Il joue un rôle de légitimation ou de défense d'une réputation comme il ressort de l'étude

de l'image de la ville de Vichy que les résidents préservent en faisant un retour sur un passé glorieux lié à Napoléon III pour effacer la tache de la présence du régime pétainiste collaborateur du nazisme (Haas, 2002*a, b*).

Cette dernière étude appartient aussi à un ensemble de travaux portant sur l'inscription de la mémoire dans l'espace. Initié avec l'étude sur l'image de Paris (Milgram & Jodelet, 1976) ce programme examine la façon dont le passé inscrit dans l'environnement urbain, sous l'espèce de représentations socio-spatiales, modèle le rapport symbolique et pratique à la ville (Jodelet, 1982, 2015), confirmant les vues de Halbwachs (1941) sur la mémoire dogmatique des lieux. Les recherches ont porté sur des villes à forte charge historique, Mexico (De Alba, 2013), Vichy (Haas, 2002a, b, 2004, 2011), Villeurbanne (Garcin-Marrou & Haas, 2018), à des conflits dans l'espace (Haas & Vermande, 2010) et trouve un écho dans le programme développé par de Rosa (2012) sur les capitales européennes comme dans la psychologie culturelle (Middleton & Brown, 2005).

La troisième perspective qui a trait aux heurts entre passé et présent, développée dans les sciences sociales n'est pas absente de courants que nous venons d'examiner, elle se trouve plus spécifiquement abordée dans les recherches consacrées aux conflits de mémoire entre groupes sociaux, attestés par de nombreux cas de l'histoire contemporaine (Volpato & Licata, 2010). Le fondement théorique de cette perspective repose sur le statut plurivoque des mémoires, leur construction sociale dans l'échange et la polémique ou la compétition entre versions de la réalité portées par différents groupes. Ces conflits trouvent leur raison dans les besoins fonctionnels et les intérêts des groupes, les différences d'attitudes et de croyances entre les générations, les actions des « entrepreneurs de réputation » disposant d'une position de pouvoir et celles des contre-pouvoirs exercés par les mouvements sociaux (Fine, 2001 ; Schuman *et al.*, 1989 ; Schwartz, 1998 ; Kubal, 2008). Dans ces conflits de mémoires une large place est accordée aux reconstructions, voire aux inventions du passé, mais aussi aux processus et fonctions de l'oubli.

La question de l'oubli reçoit aujourd'hui une attention soutenue (Haas, 2012). Lié aux nécessités de l'économie cognitive, aux processus de structuration de la mémoire, l'oubli est surtout rapporté aux pragmatiques de la mémoire servant au positionnement et à l'influence des acteurs sociaux ainsi qu'à leur justification et à leur bonne conscience. Le travail de l'oubli est observé à plusieurs moments des processus mémoriels. Avant l'enregistrement et transmission de la mémoire, intervient la sélection sociale de ce qui est mémorable comme l'a montré Sivan (1993) à propos de la commémoration, en Israël, des morts de la guerre de 1948 où les jeunes ont péri par milliers. Seule est honorée la mémoire des enfants issus de Sabras, tandis que celle des enfants orphelins de la Shoah récemment immigrés, disparus en aussi grand nombre que les premiers, ne fait l'objet d'aucune commémoration. Durant la transmission, avec l'étude des processus socio-cognitifs triant et forgeant la matière du souvenir en fonction des croyances, préconceptions, valeurs et normes des groupes. Après la transmission avec l'effacement des éléments qui ne concordent pas avec les positions adoptées dans le présent immédiat et ne servent pas les tentatives de manipulation des mémoires.

Enfin, les usages sociaux et politiques de l'histoire et de la mémoire, suscitent des conflits de compétence et de finalité dans les champs de la recherche et de l'action, opposant la pratique historienne à celle des groupes mémoriels comme il ressort des débats suscités par la récupération / invention d'une mémoire de l'esclavage dans les Antilles françaises (Jodelet, 2012). La contestation de la légitimité du travail historiographique par les descendants d'anciens esclaves, souffrant aujourd'hui de discrimination, est tenue par les historiens comme une atteinte à leur liberté et une négation des impératifs de leur pratique scientifique. Il n'aura pas fallu longtemps pour que se bouleverse une nouvelle fois le rapport entre représentations savantes et mémoires collectives.

Conclusion

Au terme d'un aperçu, certes trop succinct et incomplet, sur les développements de la recherche portant sur les mémoires et leurs rapports avec les représentations sociales, plusieurs constats s'imposent. La proximité des points de vue défendus en psychologie sociale avec les préoccupations et perspectives des sciences sociales est évidente. L'étude des représentations était déjà un espace propice au dialogue entre ces disciplines, celle des mémoires sociales et collectives s'avère être un terrain d'élection. Grâce à l'équation admise par tous entre représentation et mémoire, l'approche psychosociale s'offre comme une ressource pour répondre aux questions laissées en suspens par les sciences sociales. Cette approche appliquée aux processus mémoriels établit aussi un pont prometteur pour articuler les dimensions sociales, psychologiques et émotionnelles des productions mentales et langagières. Enfin, le devenir incessant des mémoires sociales et collectives, tributaires de l'actualité de la vie des groupes, constituent un matériau idéal pour saisir, en contexte et dans la temporalité, la dynamique des représentations sociales. Ce qui devrait à l'avenir concourir à l'enrichissement des études sur les représentations sociales.